



## Dette d'argent, dette de sang

**Bernard  
Maris\***

L'idée de cette conférence est partie de la conclusion d'un article sur la dette et sur la crise monétaire, où je disais que lorsque la crise de la dette éclatait, elle libérait la violence (comme en Grèce aujourd'hui, en Argentine en 2002 et dans toute l'histoire du capitalisme) et le sang ; et que la liquidité avait deux noms : l'argent, et le sang. Et au fond que l'argent coulait pour éviter que le sang coule. C'est la vieille thèse libérale, depuis Say, Smith, Ricardo, Montesquieu, du commerce pacificateur.

Et puis il se trouve que pour des raisons diverses, je viens d'écrire un livre sur la Grande Guerre, plus exactement sur Ernst Jünger et Maurice Genevoix, et j'ai donc été amené à réfléchir à l'homme dans la guerre. Freud a écrit ses *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*, en 1915, après avoir été, avant le conflit, un bon patriote sinon un va-t-en guerre – on le voit poser avantageusement à côté de ses deux fils en uniforme. Très curieusement, on retrouve chez Ernst Jünger, qui était un fou de guerre – le mot est faible, un fanatique plutôt –, les mêmes analyses que chez Freud. Non que Jünger ait lu Freud – il avait un mépris sans nom pour la psychanalyse et son inventeur –, mais nombre de ses phrases sur l'instinct de mort et le plaisir de tuer et de violer au cœur de l'homme et heureusement libérées par la guerre, sont quasiment celles de Freud sur la pulsion de mort, le plaisir de tuer, la négation de la mort pendant la guerre.

Pourquoi un économiste se pose-t-il ces questions? De quoi se mêle-t-il, me direz vous ?

D'abord parce qu'il est keynésien et que Keynes a introduit Freud en Grande Bretagne avec les frères Strachey. C'est pourquoi il évoque « le désir morbide de liquidité » qui conduit la société capitaliste à la mort. Keynes s'était complètement trompé sur la guerre de 14. Il pensait qu'elle ne durerait pas plus de deux ou trois mois, les nations n'ayant pas les moyens de payer. Les nations se sont lourdement endettés pour satisfaire cette fois « un désir morbide de sang ». Et surtout, un économiste se mêle de ces questions parce que ses congénères prétendent, depuis Montesquieu, que le commerce prétend abolir la violence. Payer, étymologiquement, c'est apaiser, pacifier.

---

\* Intervention au "Colloque des Humanités", Montpellier 2013. Bernard Maris était économiste et chroniqueur, professeur à l'Université Paris VIII. Il faisait partie de la rédaction de *Charlie Hebdo*, et a été l'une des victimes de l'attentat du 7 janvier 2015.

Je voudrais dans cette communication revenir sur cette thèse, qui à bien des égards me semble erronée, et montrer que l'argent et le sang coulent de conserve. Au moins montrer que le système d'endettement, qui fonde le capitalisme, est essentiellement violent. Et que derrière le marchand se tient un homme en armes. Ce qui n'est pas évident pour nous occidentaux qui opposons nobles et ignobles, oisifs et négociants (ceux qui nient l'oisiveté). Le marchand est à l'origine un homme en armes. À l'aube du grand commerce, c'est un pirate, un prédateur, un flibustier, un conquérant, un pilleur, un marchand d'or et d'esclaves.

La crise de la dette américaine, dite des *subprimes*, a fait ressurgir des pratiques anciennes : asservissement des endettés (les pauvres), mise en vente de leurs maisons, et taxation des classes moyennes pour rembourser ceux qui avaient endettés les pauvres. Autrement dit, prélèvement d'un tribut pour payer des dettes que les grandes banques ont vendues à l'État, et qui sont devenues des dettes publiques. Comme au temps anciens – en Égypte, dans la Grèce d'Alexandre le Grand, en Inde, en Chine –, la dette a été payée par une forme d'asservissement ou de péonage, c'est-à-dire de travail infini sans pouvoir jamais se désendetter, ce qui est le cas en France aujourd'hui. Malgré la hausse des taxes la dette augmente – asservissement modéré sans doute, sans commune mesure avec la prison pour dettes, la vente du débiteur, la prostitution de ses filles ou sa simple exécution comme dans le vieux droit romain, mais une forme d'asservissement tout de même, comme pour rappeler l'origine et l'essence du capitalisme. Et comme toujours, c'est en culpabilisant les endettés qu'on obtient d'eux la soumission nécessaire pour qu'ils remboursent les dettes qu'on leur a imposées. Une ancienne ministre du Budget disait à France Inter, le 15/09, « qu'il faudrait travailler plus pour équilibrer le budget, donc rembourser la dette. » Il faudra donc faire un petit détour par la culpabilité et la dette, le péché et la dette. Regardez ce qu'on n'a pas dit de ces pauvres grecs qui vivaient au dessus de leurs moyens ! Chacun sait que les psychanalystes ne font pas crédit par empathie, mais parce qu'ils ne veulent pas maintenir leurs analysants dans la culpabilité. Ils préfèrent donc du liquide. En payant, je verse du liquide sur les braises de ma culpabilité.

En conclusion de cette communication, j'évoquerai l'homme dans la guerre et le meurtre, lesquels semblent l'origine et l'avenir du capitalisme, donc notre avenir, nous qui remboursons nos dettes et n'y parviendrons jamais. C'est normal : pauvres pécheurs, nous restons dans le péché ! Le capitalisme ne chasse jamais la violence, il l'occulte. Freud a écrit de belles choses dans *Malaise dans la culture*. Et la réponse Jung à Freud, d'un homme cultivé à un homme cultivé, d'un grand écrivain à un grand écrivain, c'est « Quand j'entends le mot culture, je sors mon revolver. »

### **Crédit, impôt et violence**

Il n'y a que les économistes pour croire que la monnaie est née du troc pour permettre la division du travail et des échanges complexes. C'est une fable ridicule. Mais elle est enseignée aux étudiants et des prix Nobel d'Économie la

répètent depuis Adam Smith. En vérité le crédit existait bien avant les pièces, et avant l'écriture – il faut lire les anthropologues et les historiens, Karl Polanyi, ou plus récemment David Graeber, *Dettes, 5000 ans d'histoire* –, de sorte que la « monnaie virtuelle » précède de fort longtemps la monnaie matérielle. Pour cette raison l'argent n'a pas de sens, est proprement insensé, avec sa capacité à naître de rien, et, étant né de rien, à engendrer de l'argent.

On trouve des systèmes de crédit jusque dans les sociétés dites « primitives », les Iroquois par exemple. Si l'invention de l'écriture permet de matérialiser cette monnaie d'écritures, il faut savoir que tout ce qui existe, sans doute de tout temps, la comptabilité, les systèmes d'assurances plus ou moins complexes, les sociétés en commandites, a été inventé avant l'écriture. Par exemple, ce qu'on appelle aujourd'hui les « produits dérivés », les crédits *default swaps*, ont toujours existé, et la société est une société de crédit bien avant que d'être monétaire – le prêt à intérêt est attesté autour de 3000 avant JC et les pièces ne sont systématiquement frappées en Grèce, en Lydie que vers 600 avant JC.

Toujours on a signifié aux êtres humains qu'ils étaient des débiteurs. Et que donc ils devaient rembourser. Le meilleur moyen de justifier des relations fondées sur la violence est de la faire passer pour morales.

Trois exemples:

- En 1895, la France envahit Madagascar, de façon particulièrement cruelle. Après la Première Guerre Mondiale, le Général Galliéni impose lourdement les malgaches, réprime férocement les révoltes, massacre et asservit pour entretenir l'armée d'occupation et payer l'impôt. Et la France qui considère que sa colonie est endettée vis-à-vis d'elle – elle qui apporte le savoir et le travail à des gens paresseux ! –, crée un marché du travail pour payer l'impôt. La monnaie est fondamentalement ce que le Prince, l'État est prêt à accepter comme impôt.

- L'exemple d'Haïti, mis sous embargo tant qu'elle n'a pas remboursé sa dette à la France, chassée après avoir rétabli l'esclavage. Haïti s'est ruinée à rembourser cette dette, sans jamais y arriver.

- Et dernier exemple, qui s'est mieux terminé : en 40, l'Allemagne occupe la France, impose le mark comme monnaie de référence par rapport au franc, fait payer l'entretien de l'armée d'occupation sous des conditions léonines, exige un lourd travail forcé des français. Le gouvernement de Vichy explique que la France paye à juste titre ses fautes morales, sa fainéantise, les congés payés, le Front populaire, etc. Heureusement l'Allemagne est battue et chassée, sans quoi nul doute que la France aurait eu à payer, pendant des générations, le tribut et la corvée au vainqueur.

La violence, l'argent et l'impôt sont liés – l'impôt est d'ailleurs historiquement lié au pouvoir de lever des armées, et en général est une avance sur les pays conquis et pillés : une avance sur recettes. L'une des plus horribles croisades

fut celle qui se termina en chemin, avec le sac de Constantinople, une ville chrétienne, par les croisés qui n'avait plus d'argent pour aller jusqu'à Jérusalem. On estime que la généralisation de la monnaie – la circulation importante des pièces – est née après les conquêtes d'Alexandre et le pillage de métaux précieux de la Perse qui a permis de fabriquer de la monnaie pour payer les mercenaires. De même la découverte de l'Amérique permettra de faire circuler du métal en Europe qui connaît chroniquement une pénurie de pièces, alors que le crédit, les lettres de change, tout ce qui permet le grand commerce est extrêmement développé.

La monnaie naît du crédit, le crédit d'un rapport de forces, et le débiteur est un coupable.

Un mot comme « rédemption », la remise des dettes, est emprunté au vocabulaire antique. Les origines de l'échange et de la monnaie sont à rechercher dans le crime, le dédommagement, la guerre et l'esclavage et ce bruit de fond, fait de larmes et de sang, n'a pas disparu dans le crédit et la dette. Nous sommes coupables. De quoi ? Non pas d'avoir trop consommé de Sécurité Sociale et de jours de congé, mais d'être les faibles et non les puissants, d'être ceux qui subissent et non ceux qui décident.

## La dette de vie

La naissance est une dette. « Tout être en naissant naît comme une dette due aux dieux, aux saints, aux pères, aux hommes », dit la sagesse hindoue<sup>1</sup>. Les poèmes védiques affichent un souci constant de la dette, traitée comme un synonyme de péché et de culpabilité. Les prières demandent aux dieux de libérer le fidèle des chaînes de la dette. Prenons le Notre Père : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de ce jour. Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés », mais le texte exact est, je cite, « Donne-nous notre pain de ce jour et remets-nous nos dettes comme nous remettons à nos débiteurs. »<sup>2</sup> La mort annule les dettes : « Un homme ne meurt qu'une fois. Celui qui meurt cette année est quitte pour l'année prochaine. »<sup>3</sup> Et pour Freud : « La mort est l'issue nécessaire de toute vie ; chacun d'entre nous est redevable à la Nature d'une mort et doit être prêt à payer cette dette. »<sup>4</sup>

La monnaie reconnaît l'existence d'une dette impossible à payer. Une dette de vie. La mort sociale annule la dette : c'est ainsi que dans les vieilles sociétés, le débiteur est vendu comme esclave, et sa femme et ses filles sont employées comme servantes ou comme prostituées. Les dettes dans l'ancienne Irlande, sont comptabilisées en « *cumal* », en « journées de filles », servantes et proies sexuelles. La culpabilité des débiteurs est proportionnelle à la brutalité des créanciers qui peuvent être des soldats, eux-mêmes endettés, qui se remboursent par le pillage et l'esclavage. L'un des plus grands endettés,

---

<sup>1</sup> Satapatha Brahmana, I, 7, 2, 1-6.

<sup>2</sup> Évangile selon St Matthieu, chap. VI, II et 12.

<sup>3</sup> Shakespeare William, *Henry IV*, pièce de théâtre écrite en 1596.

<sup>4</sup> Freud S., (1915), « Considérations actuelles sur la guerre et la mort », *OCF.P.*, vol. XIII, PUF, Paris, 1988.

perpétuellement endetté, de l'histoire des hommes, fut le conquistador Cortès, qui se remboursa sans jamais pouvoir éteindre toutes ses dettes sur le pillage du Mexique.

L'étymologie atteste le parallèle entre la monnaie et le péché: *Geld*, la monnaie en Allemand, a la même racine que *Guilt*, en anglais qui signifie coupable et *Schuld* signifie faute et dette. Tout cela est trop connu.

Pour Nietzsche dans *La Généalogie de la morale* : « L'humanité a également reçu en partage avec l'héritage des divinités, de la race et de la tribu, celui de la pression des dettes impayées et du désir de les liquider », « la notion morale fondamentale de faute a tiré son origine de la notion très matérielle de dette. » ou encore: « Jusqu'à ce qu'enfin l'impossibilité de se libérer de la dette engendre celle de l'impossibilité d'expier [l'idée de la punition éternelle] ... et aussi jusqu'à ce que nous nous trouvions enfin devant l'effroyable et paradoxal expédient qui fit trouver à l'humanité angoissée un soulagement temporaire, ce soulagement qui fut le coup de génie du christianisme : Dieu lui-même s'offrant en sacrifice pour payer les dettes de l'homme, Dieu se payant à lui-même, Dieu parvenant seul à libérer l'homme de ce qui pour l'homme même est devenu irrémissible, le créancier s'offrant pour son débiteur par amour, [qui le croirait !], par amour par son débiteur ! » Ce que Freud reprend presque textuellement dans *Malaise dans la civilisation* : « Comment croire que l'on puisse aimer celui qui vient de vous frapper ? »

Car le conflit entre créanciers et débiteurs est une lutte aussi vieille que l'humanité. Le débiteur est l'homme du mépris de soi, mais aussi l'homme méprisable, l'homme du ressentiment, qui quémande la pitié. Il aura l'oreille du « rédempteur », du Christ, qui se sacrifie pour racheter les dettes. D'où le rôle essentiel du prêtre dans la confession qui apure, solde les dettes, les péchés, jusqu'à la confession suivante. Gratuitement, en plus !

Les théologiens ont bien saisi toute la difficulté d'intégrer le message du Christ, « tendre l'autre joue » et « apurer les dettes », dans la vie de tous les jours, et tout le danger social que présentait ce message. Aussi ont-ils dit, comme le réformateur protestant suisse Zwingli (qui écrit peu après Luther) : « Si nous respections la loi d'aimer son prochain comme soi-même, les humains se donneraient tout gratuitement entre eux, et la propriété privée n'existerait pas. Seul le Christ est capable d'une telle hauteur "communiste". Donc laissons tendre la joue au Christ et la propriété privée aux humains. » Calvin plus tard rejeta l'interdiction totale de l'usure, disant que l'on pouvait la pratiquer contre ses ennemis. Pour ses « frères », il fallait se contenter de taux d'intérêts raisonnables. La Bible prévoit d'annuler les dettes dans le Jubilé qui annule les dettes dans l'année *Sabbath*, tous les sept ans. « Tout est remis » dit le Deutéronome. Et dans le Lévitique : « Tous les quarante neuf ans, les terres familiales sont rendues à leurs propriétaires, et les débiteurs vendus comme esclaves seront affranchis. »

Dans d'autres civilisations, on prévoyait d'effacer les « tablettes » ou les « ardoises » qui reportaient les dettes. Mais souvent les princes refusaient ces annulations, et continuaient de se payer en esclaves et en filles exploitées sexuellement et par le travail.

Conclusion: la violence est à l'origine de la monnaie, elle-même au début monnaie virtuelle, de crédit. Et les conflits sociaux, dans toute l'histoire de l'humanité, sont largement des conflits sur les dettes, et toujours, à Rome, en Grèce, ailleurs, la plèbe réclame l'annulation des dettes.

## La violence et la monnaie

À partir du moment où l'État acquiert le monopole de la violence, il acquiert le monopole de l'émission monétaire. La violence se trouve enfermée dans la monnaie et canalisée dans un capitalisme « pacifique ». Cette théorie de la violence de la monnaie, très séduisante, a été proposée par les économistes Michel Aglietta et André Orléan en France, dans un livre sur la dette, *La violence de la monnaie*<sup>5</sup> ; également par Jean-Pierre Dupuy, suite aux travaux de René Girard sur la rivalité mimétique. La monnaie devient le bouc émissaire après qui les hommes courent ensemble, comme les lyncheurs derrière la victime émissaire, le bouc émissaire. Courir ensemble, *cum currere*, concurrence. Nous y sommes. Nous sommes dans le capitalisme, l'efficacité, la compétitivité, etc. Dans une société menacée par la vendetta, la tuerie mimétique, la perpétuelle dette de sang appelant d'autres crimes, le sang appelant le sang, c'est la monnaie qui permet de canaliser la violence. On substitue un équivalent monétaire au crime.

C'est cette thèse que nous avons développée avec Gilles Dostaler dans notre livre, *Capitalisme et pulsion de mort*.<sup>6</sup> Le capitalisme, c'est ce système qui repousse sans cesse la violence et la pulsion de mort dans l'accumulation infinie de l'argent et avec lui, des objets et des besoins que la besogne (le labeur) ne parviendra jamais à satisfaire. L'État est évidemment un soutien du capitalisme, il n'y a aucune antinomie entre lui et le capitalisme – il n'y a que les libéraux pour feindre de la croire ! Et en faisant circuler de l'argent, l'état, disait Norman Brown dans son livre, *Eros et Thanatos*<sup>7</sup>, fait circuler de la culpabilité. Autrement dit, je cite : « le commerce est né de la culpabilité à partager ». Freud dirait : « Le travail est une organisation de la culpabilité partagée. »

Cette thèse est, avouons-le, extrêmement séduisante et satisfait profondément les libéraux qui aiment le capitalisme, et les écologistes qui le détestent, car ils voient, au terme de l'accumulation, la mort de la Nature avec un grand N, cette Nature envers qui nous avons une dette dit Freud. Je ne suis plus sûr qu'elle soit entièrement juste. Je dirais plutôt que le capitalisme occulte la violence sans l'exclure. Le capitalisme occulte la prédation, la rapine, le mensonge, la force, l'exploitation. Tout cela semble désormais contractuel et libre. Le plus extraordinaire, c'est qu'à côté de la paix, il propose quelque chose d'in vraisemblable pour la vieille société : l'enrichissement commun. C'est le thème absolument essentiel de la croissance. Ce n'est plus : « Ce que je te vole, tu ne l'as plus », c'est « Nous aurons une part de plus en plus grande d'un gâteau que nous faisons gonfler ensemble ».

---

<sup>5</sup> *La monnaie entre violence et confiance*, Michel Aglietta et André Orléan, éd. Odile Jacob, 2002.

<sup>6</sup> *Capitalisme et pulsion de mort*, par Gilles Dostaler et Bernard Maris, éd. Albin Michel, 2009.

<sup>7</sup> *Eros et thanatos. La psychanalyse appliquée à l'histoire*, par Norman O. Brown, Julliard, 1960.

C'est une fable, évidemment. Dès qu'il y a crise, les marchands retrouvent leurs vieilles habitudes de prendre le fusil, comme au bon vieux temps où ils étaient corsaires. La crise de 1929 est apurée par la 2ème Guerre Mondiale et par la destruction/reconstruction. La crise des années 50 est apurée par la guerre du Viet Nam. Pour les américains, peu avant d'envahir l'Irak, Saddam Hussein avait pris une décision inadmissible : il avait décidé de prendre l'euro comme devise assurant les transactions pétrolières. À ce moment-là, le dollar cessait d'être la monnaie supérieure ; la suite a été la destruction de l'Irak.

Curieusement, la croissance de la dette des États-Unis est exactement, strictement proportionnelle à la croissance de leurs dépenses militaires. Cette dette ne sera jamais apurée. Je me souviens de la phrase de Milton Friedman interviewé dans *Le Monde* : « Nous ne vous devons rien. Jamais nous ne payerons. » Mais les autres payeront : la Chine, les pays européens ont payé pour les sottises de *Lehman Brothers*, *Goldman Sachs*, et autres – cette même *Goldman Sachs* qui a ensuite aidé la Grèce à dissimuler sa dette. Éteindre les dettes reviendrait à éteindre le pouvoir des puissants sur les plus faibles, et c'est inadmissible – pour les puissants évidemment !

Ainsi la monnaie, la dette, restent inséparables d'un minimum de servitude. L'argent est ce qui permet de ne pas regarder les autres dans les yeux (Georg Simmel). C'est ce qui supprime l'honneur, par exemple, qui oblige à regarder dans les yeux, et institue la fable de l'égalité entre les hommes – l'ouvrier qui choisit son patron autant que le patron choisit son ouvrier. Mais l'honneur, l'amitié, la séduction ressurgissent dans les relations non monétaires qui sont celles des grands prédateurs, ce que David Graeber appelle très justement le « communisme des puissants », ce communisme qui a été interdit aux plus faibles, par exemple par les enclosures et la disparition des communaux. Ce communisme qui permet aux puissants de cacher leurs profits dans les paradis fiscaux, tandis que les pauvres et les classes moyennes paient l'impôt. Sauf si on annule leurs dettes, par l'inflation ou en leur distribuant du revenu, les endettés ne peuvent pas rembourser.

Je voudrais parler ici de la puissance des intérêts composés. Pourquoi l'Église a-t-elle condamné, puis autorisé les intérêts composés ? Luther a condamné les intérêts composés, ce qui a suscité un enthousiasme sans borne dans les campagnes, menaçant l'autorité des puissants à tel point que sous la pression de ces mêmes autorités, il est revenu en arrière et a proposé des « intérêts modérés ». Un peu plus tard, le catholicisme s'est accommodé « d'intérêts modérés ». Cette condamnation, par Saint Thomas ou Saint Ambroise (qui accepte les intérêts modérés) est double : d'une part, le temps n'appartient qu'à Dieu et spéculer sur le temps est diabolique ; d'autre part, seul l'être vivant a la possibilité d'engendrer. Le fait que l'argent puisse « faire des petits » est impie, surtout si ce n'est le rien, le néant, le virtuel, qui fait plus de virtuel. Calvin a, évidemment, autorisé le prêt à intérêt qui est garant d'ordre social. L'intérêt sur l'emprunt vous lie mieux qu'une chaîne, pendant la moitié d'une vie active.

Par le miracle des intérêts composés « modérés », le FMI a fait rendre gorge aux pays pauvres, grâce aux plans d'ajustements structurels, menés notamment par le très chrétien Monsieur Camdessus, président du Club de

Paris, qui pensait que, je cite, la « souffrance » faisait partie de l'ajustement structurel et à ce titre était bénéfique. Grâce aux intérêts composés, les pays pauvres ont remboursé trois ou quatre fois leur dette sans que le principal ne soit modifié.

Sur la magie criminelle des intérêts composés, je prendrai dans Keynes un petit exemple. C'est un article de 1930, *Perspectives économiques pour nos petits enfants*, dans lequel il estime en 1930 la valeur des investissements anglais à l'étranger à 4 milliards de livres et qui rapportent 3,25% d'intérêts par an. D'où viennent-ils ? En 1580, Drake a volé un fabuleux trésor à l'Espagne – l'Espagne l'avait volé aux Indiens. Avec ce trésor la reine Élisabeth, qui était une des actionnaires de l'expédition, rembourse toute la dette de l'Angleterre. Elle a un excédent de 40000 livres qu'elle place dans la Compagnie du Levant, puis dans la Compagnie des Indes orientales qui fait moitié flibuste, moitié commerce sans massacre – elle extermine notamment les producteurs et marchands de coton indien – et 40000 livres à 3,25%, ça fait 4 milliards en 1930 ! Chaque livre est devenue 100000 livres, tel est le pouvoir fabuleux de l'intérêt composé et entre 1580 et 1930, il y a quatorze générations ! Entre ce qui passe de 1 à 14 et ce qui passe de 1 à 100000, le combat n'est pas égal ! Et encore, il s'agit d'intérêts dérisoires, 3,25% – je rappelle qu'à la Grèce, au Portugal et d'autres, on a demandé un taux d'intérêts de 20% ! Selon la justice hindouiste médiévale, les intérêts ne devaient pas dépasser le principal. Or c'est ce qui se passe en France aujourd'hui, nous y sommes presque : les intérêts payés devraient représenter quelques mille milliards d'euros.

Le monde des créanciers et des débiteurs est un monde des puissants, minoritaires, et des pauvres, majoritaires. Dans les communautés villageoises précapitalistes sans monnaie, tout fonctionne selon le crédit, et tout le monde est un peu débiteur et un peu créditeur. Ainsi se maintient un équilibre dans une société autarcique, quasiment sans monnaie et sans croissance. La violence de la dette surgit quand des foules sont réduites en esclavage, comme lors de la conquête des Amériques, des guerres coloniales ... , ou en quasi esclavage lorsque les paysans sont chassés des communaux et vont constituer le prolétariat des villes.

### **Double conclusion : conclusion en queue de poisson, exactement comme dans *Malaise dans la culture***

- Conclusion optimiste: la notion de dette sociale, Léon Bourgeois, Auguste Comte, et Jean Jaurès.

À côté de la dette de vie, il faut parler de la dette sociale, forme de dette de vie. Le bouddhisme chinois connaît la dette karmique, c'est-à-dire la dette accumulée de génération en génération, pour les péchés commis dans chaque vie antérieure. Ça, c'est du lourd ! Je pense que les psychanalystes doivent se régaler avec le concept de dette karmique. Les débiteurs insolubles renaîtront bêtes de somme, pour souffrir. Je dirais que le travailleur, dans le capitalisme, rembourse par son labeur le fait d'être né prolétaire par son père – le prolétaire est, étymologiquement, celui qui n'a de richesse que sa progéniture, destinée à

être également exploitée. Mais, disent les bouddhistes chinois, nous sommes tous des débiteurs insolvables car tout ce que nous avons, nous le devons à d'autres qui sont malheureux ou exploités : l'un est riche, parce que l'autre est pauvre, qu'il souffre, ou qu'il est exploité. Cette sorte d'équilibre social a inspiré des penseurs qui sont au fondement de l'État providence, comme Léon Bourgeois, de qui Jean Jaurès s'est beaucoup inspiré. Au fond, dit Bourgeois, celui qui est richement doté, qui a un héritage, un milieu culturel favorable, le nanti à la naissance est, depuis Adam et Ève, le débiteur de la société qui a fait de lui ce nanti. Et dans la société il doit à ceux qui n'ont rien. Il est juste de leur redistribuer une partie de la richesse du nanti. C'est ainsi qu'a été établie la progressivité de l'impôt, qui frappe les héritages et les revenus. Bourgeois et Jaurès ont été les premiers à proposer un impôt progressif sur le revenu. C'est encore la thèse de la dette primitive, sauf que le patrimoine c'est désormais toute l'intelligence et la richesse accumulée par la société au cours des siècles. Merci à Pascal, Fermat, Pythagore, et bien avant, à la femme ou l'homme qui inventa le fil à couper le beurre. C'est une thèse tout à fait intéressante et socialiste. Et morale. Fin de la parenthèse.

- Conclusion pessimiste : l'homme dans le plaisir et la mort, Sigmund Freud et Ernst Jünger.

Tous les auteurs qui ont vécu la guerre de 14/18 – je pense à Teilhard de Chardin –, ont souligné l'intense sentiment de liberté qu'ils éprouvaient. Freud dit : « Dans la guerre, la vie redevient intéressante, elle a retrouvé tout son contenu. Parce que les hommes ne nient plus la mort. » Et encore : « La vie s'appauvrit, elle perd de son intérêt, dès l'instant où dans les jeux de la vie il n'est plus possible de risquer la mise suprême, c'est-à-dire la vie elle-même. » Suis-je capable de miser ma vie pour payer ma dette de vie ? N'ai-je que ce choix : fête du sang, ou fête de l'argent ? Sachant que la fête d'argent, dit Jünger, est d'un ennui ... à mourir.

Il semble que le capitalisme offre à l'humanité une autre solution, un peu triste, pour éteindre sa dette : le suicide. Mais ceci est une autre histoire ...